

## Bulletin d'histoire politique

### Un portrait de Pierre Vallières

Jacques Jourdain



Volume 7, Number 3, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060346ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060346ar>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique  
Comeau & Nadeau Éditeurs

#### ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Jourdain, J. (1999). Un portrait de Pierre Vallières. *Bulletin d'histoire politique*, 7(3), 13–16. <https://doi.org/10.7202/1060346ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Un portrait de Pierre Vallières



Jacques Jourdain

étudiant au doctorat en science politique, UQAM

Ceux et celles qui ont connu Pierre Vallières vous parleront de ses forces, de ses faiblesses, de sa grande humanité. Ils vous diront qu'il était davantage porté à l'action qu'à la réflexion. Qu'il avait la plume facile et la faconde étourdissante. Qu'il était parfois irascible! Je fis sa connaissance en 1987. Souvent, nous discutons des années soixante, de *Cité libre*, *Parti pris*, du FLQ... Si l'acteur politique s'ouvrait sans pudeur, l'humain toutefois se dissimulait derrière une pléthore de souvenirs. C'est qu'il souffrait manifestement d'un statut précaire et de l'anonymat dans lequel l'avaient plongé les années 1980. Je lui ai toujours exprimé des réserves quant à ses choix politiques. Cependant, j'avoue avoir été fasciné par son cheminement inusité. Ma maîtrise en science politique est d'ailleurs une analyse de l'influence qu'il eut sur la gauche québécoise. Je trace ici un portrait de Pierre Vallières. L'espace qui m'est imparti m'oblige à effectuer un survol rapide de son engagement social. N'oublions pas qu'il était autodidacte. Il n'a pas été formé dans les grandes universités françaises ou américaines. C'est pourquoi il a toujours été en marge des intellectuels de sa génération. Il ne s'est lié à aucune institution. Il faut toutefois convenir que cette liberté le conduisit à un éclectisme déconcertant!

## L'éveil

Trois phases distinctes traduisent l'engagement social et l'évolution de la pensée politique de Vallières. D'abord, l'éveil de l'intellectuel contestataire s'opère durant les années cinquante. Adolescent, il découvre le personnalisme chrétien. Dès lors, il se passionne pour les questions de foi et de justice sociale et poursuit des études classiques. *Le Devoir* publie ses premiers articles: *La peur de vivre* et *Aux intellectuels dilettantes*. Le roman *Noces obscures*, rédigé à la même époque et «oublié» chez Miron, trahit cette profonde nausée qui l'accable inlassablement. Vallières refuse l'abrutissement au quotidien, la démission de l'esprit qui caractérise le Canadien français. Cette quête de sens l'incite à tenter l'expérience religieuse chez les franciscains en 1958<sup>1</sup>. Déception... qui l'amène à *Cité libre* en 1960 où il nous livre quelques bons textes dans lesquels il cautionne l'anti-nationalisme des Trudeau et Pelletier.

En 1962, avant son départ pour la France, où il espérait connaître enfin l'exaltation personaliste, il écrit d'ailleurs: «Ne sommes-nous pas un petit groupe ethnique insignifiant?» En France, sa soif de liberté se bute à la discipline stéréotypée des communistes qu'il côtoie. Déception... qui le mène à répudier une certaine orthodoxie marxiste. Au printemps de 1963, lorsqu'il revient au Québec, les premiers felquistes entrent en scène. Puis, le rédacteur en chef de *La Presse*, Gérard Pelletier, l'engage comme journaliste. Fin 1963, Trudeau et Pelletier lui confient la codirection de *Cité libre*. Toutefois, ses «nouveaux» écrits politiques sont une invitation à la désobéissance civile. S'inspirant de Frantz Fanon, il polémique avec *Parti pris*. Vallières pose la nécessité de lutter d'abord pour le socialisme. Il dénonce les *partipristes* qui prônent un appui tactique à la bourgeoisie afin de réaliser l'indépendance au plus vite. Outre ses activités militantes et son emploi à *La Presse*, il est également secrétaire du syndicat des journalistes de Montréal.

En mars 1964, sa collaboration à *Cité libre* prend fin abruptement. On lui reproche le ton de ses articles! De juin 1964 à janvier 1965, il participe activement à la «drôle de grève» de *La Presse*. En septembre 1964, il fonde, avec Charles Gagnon *Révolution Québécoise* et poursuit la polémique avec *Parti pris*. Au printemps 1965, ils sabordent la revue. Vallières et Gagnon se joignent alors à des militants socialistes, dont certains *partipristes*, pour créer le Mouvement de libération populaire (MLP). Le MLP n'a pas su, tel que convenu, recruter des travailleurs et créer un parti révolutionnaire. En outre, même s'il en a été le secrétaire, Vallières a toujours refusé l'orientation léniniste du MLP. Il s'impatiente! À l'été 1965, on le congédie de *La Presse* pour ses activités politiques que l'on dit subversives.

Au début de 1966, il rompt avec le MLP. Vallières et Gagnon fondent alors une cellule felquiste et entrent en clandestinité. C'est en s'inspirant du marxisme occidental que Vallières comptait développer une organisation terroriste moins hiérarchisée que l'organisation hypercentralisée des léninistes. En automne 1966, le réseau Vallières-Gagnon est démantelé. Malgré leur déveine, les deux hommes ont connu la notoriété lorsqu'ils ont réclamé à New-York, devant le siège social de l'ONU, la libération du Québec. Écroulé de septembre 1966 à juin 1970, Vallières rédige *Nègres blancs d'Amérique*<sup>2</sup>. Ce livre l'élève au rang de vedette et a contribué grandement à la socialisation politique de plusieurs jeunes dans les Cégeps naissants. La radicalisation politique de nombreux indépendantistes est attribuable à *Nègres blancs*. Dans son récit autobiographique, Vallières incita plusieurs militants à accorder une plus grande importance au social qu'au national et, ce faisant, à se méfier du Parti québécois. Le 26 mai 1970, après 44 mois de prison, il est finalement libéré. Il cautionne publiquement les activités du FLQ. Gagnon et

Vallières seront à nouveau incarcérés lors de l'imposition de la Loi des mesures de guerre en octobre 1970.

Libérés en juin 1971, les deux militants empruntent toutefois des voies différentes. Vallières entre en clandestinité avec l'intention de faire renaître le FLQ. Gagnon publie le journal maoïste *Vaincre* qui est un prélude au groupe *En Lutte! Coup de théâtre!* En décembre 1971, *Le Devoir* publie de larges extraits de *L'urgence de choisir* dans lequel Vallières présente le Parti québécois comme le seul choix alternatif au maoïsme et au terrorisme. Au moment où les marxistes couvrent Vallières d'opprobres, des luttes fratricides opposent au Parti québécois les socialistes aux technocrates. Les technocrates s'installent finalement aux commandes du parti. Au Parti québécois, Vallières et les socialistes subissent une marginalisation et assistent, impuissants, à l'adhésion de nombreux jeunes aux organisations maoïstes. Vallières venait de perdre le pari tenu dans *L'urgence de choisir*. Il voyait surtout s'envoler une bonne part de son «capital» de leader de la révolution québécoise. Hébéété, il a vu se dessiner, pendant une décennie, cette double hégémonie des péquistes et des maoïstes sur la culture politique au Québec. Déception...

## Le repli

Débutant en 1972 pour se terminer en 1990, la seconde phase de sa vie est caractérisée par un **repli** empreint d'amertume. Malgré la pérennité de ses activités militantes, Vallières n'est plus le héraut de la révolution au Québec. Doublé à gauche par les maoïstes, à droite par les techno-péquistes, il se consacre à l'écriture.

En 1973, il occupe un poste de journaliste au *Devoir* qu'il quitte en 1975 pour *Le Jour*. En 1977, il publie *L'exécution de Pierre Laporte*, d'où l'insipide polémique reproduite dans le *Voir récemment!* Vallières consacre sa rupture avec le Parti québécois en publiant *Un Québec impossible*. Et en 1986, il rédige *Les héritiers de Papineau*, une postface à *Nègres blancs*. Il a flirté avec la contre-culture<sup>3</sup>, et a milité à l'Office des droits des détenus. On le retrouve aussi à l'Île-Perrot où il vient en aide à des personnes affligées d'une santé mentale fragile. S'il ne regrette pas la disparition des organisations maoïstes, Vallières conteste néanmoins l'orientation des groupes communautaires qui ont délaissé la lutte politique pour se transformer en dispensateurs de services sociaux. Par ailleurs, il ne prise guère l'attitude détachée des militants des nouveaux mouvements sociaux. Ce militantisme «soft», désinvolte, rend difficile une permanence dans l'engagement. Ce qui ne peut que déplaire à Vallières dont les comportements politiques ont toujours été guidés par une culture oblatrice. M'inspirant de nos nombreuses discussions, je crois que Pierre a toujours adopté le ton et les comportements de l'avant-garde militante des

«belles années» de la contestation. Son attitude, d'ailleurs, ne pouvait que nourrir les critiques à son endroit. Déception...

### **Le retour**

Puis durant les années 1990, il effectue un **retour** qui ne lui confère toutefois pas la notoriété que lui valut naguère *Nègres blancs*. Il redevient néanmoins un personnage public. En 1990, il regroupe une trentaine de militants pour commémorer le vingtième anniversaire de la crise d'Octobre. Les résultats mitigés de l'événement et les ennuis pécuniaires d'*Octobre chaud* lui vaudront certaines critiques.

Il s'implique activement pour la cause des gais et lesbiennes qui subissent différents assauts homophobiques dans le grand Montréal. Durant la crise amérindienne, plusieurs ont constaté qu'il n'avait rien perdu de sa grande volubilité. En 1994, il publie *Le devoir de résistance*. Le titre de l'ouvrage trahit d'ailleurs cette propension à l'avant-gardisme qui l'a toujours accompagné. Cette année-là, le long métrage *La liberté en colère* consacre également les retrouvailles de Vallières et Gagnon. Réalisé par Jean-Daniel Lafond, ce documentaire présente Vallières sous un jour très favorable. En 1995, on le retrouve à Sarajevo où il soutient la lutte des Bosniaques. Il en reviendra fortement ébranlé... En mars 1997, il subit un arrêt cardio-respiratoire et demeure aphasique. Dès lors, il ne quitte plus l'hôpital où la mort vint le surprendre, le 22 décembre 1998. À travers ses écrits et son engagement, c'est une trame méconnue de notre histoire qu'il importe maintenant de faire connaître.

### **NOTES ET RÉFÉRENCES**

1. Vallières a été franciscain de l'automne 1958 à l'automne 1960.
2. Je pense que Vallières a lu, dans le journal *Québec libre*, vol. 1, n° 7, décembre 1964, l'article intitulé «Nègres blancs du Canada», qui, sans doute, l'inspira pour le titre de son célèbre ouvrage.
3. Voir à cet effet Robert Barberis, *La fin du Mépris*, Montréal, Parti pris, 1978. Dans ce livre, il fait mention d'une dispute mettant aux prises Vallières et un militant de la contre-culture, lequel traite Vallières de curé qui cherche constamment à culpabiliser autour de lui.